

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPANO

UNIVERSEL

SOMMAIRE

ACTUALITÉS—Scène du Couronnement du Czar La reine d'Angleterre en France. L'Université d'Harward. L'arrivée de l'ex-premier ministre Hova à Alger. Les Anglais en Egypte. Le tombeau de Pie IX. Les émeutes en Italie.

BEAUX ARTS—La résurrection de Lazaro. La Tentation du Christ.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE—La taille des diamants.

DEVINETTES

GRAVURES HUMOURISTIQUES

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPO-LÉON 1er

JEU DU CYCLO—32 nouvelles figures.

MONUMENTS RELIGIEUX—La cathédrale d'Angoulême, France.

PORTRAITS D'ACTUALITÉ

Vol. II — No. 6

Samedi, le 25 Avril 1896

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

24 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

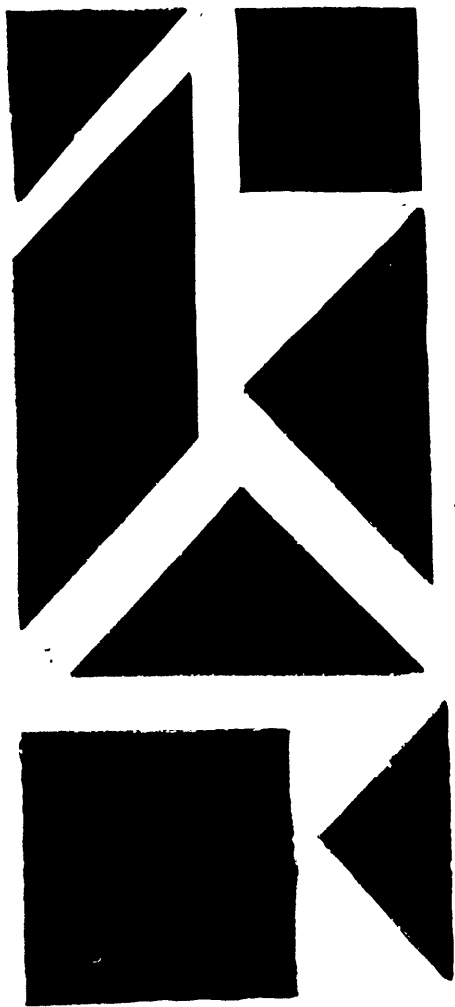
DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTRÉAL

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.

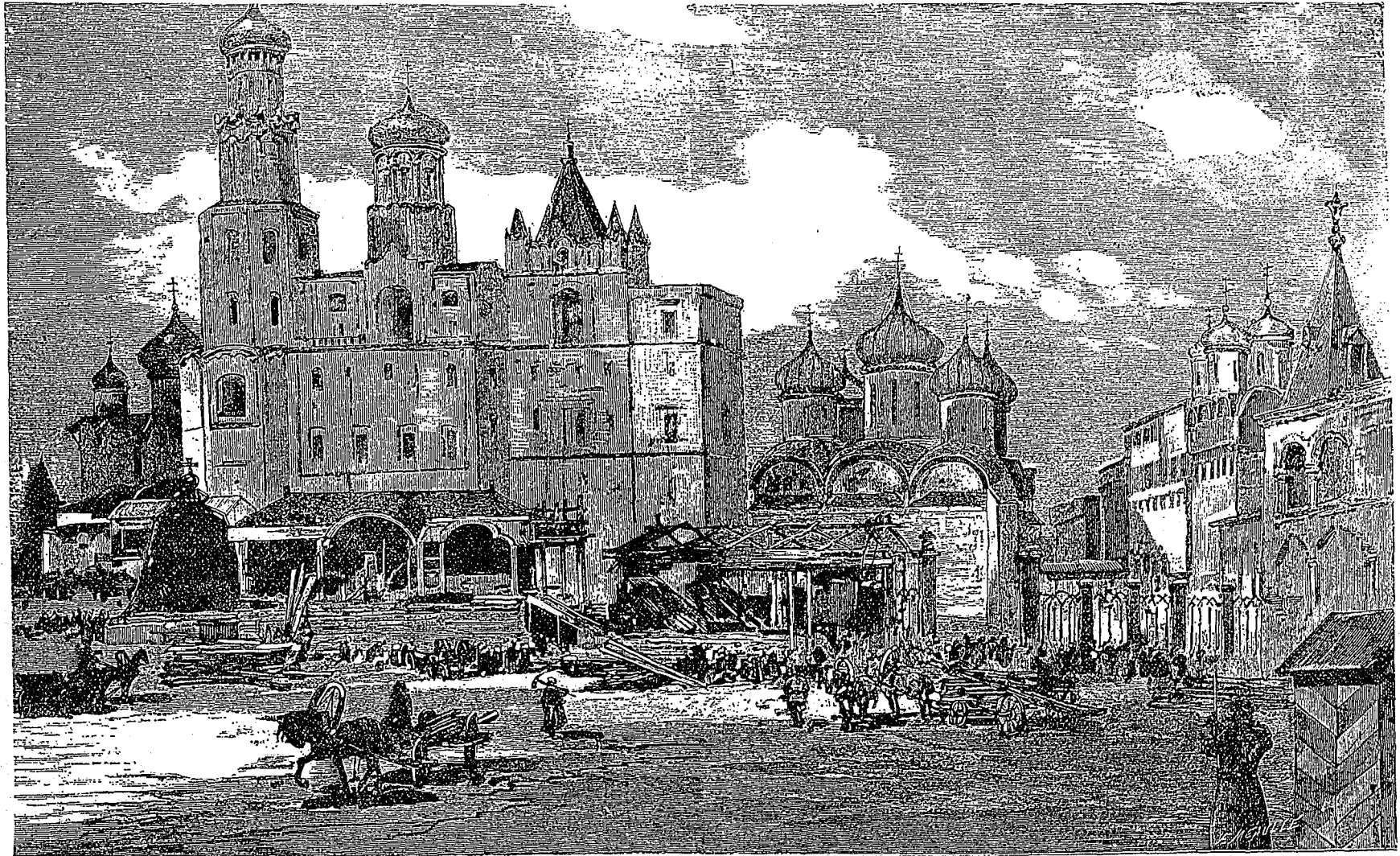


Le Jeu du Cyclo, 1er Partie, 2e Serie

REGLE DU JEU DU CYCLO.

Composer avec les 7 morceaux ci-contre une des 32 figures de la page 140 en employant toujours les 7 morceaux. Pour que nos lecteurs puissent conserver leur collection intacte nous avons publié les blocs sur la couverture. Nos lecteurs pourront à l'aide de ces derniers couper des blocs semblables en carton ou en bois. Le jeu est surtout amusant quand on a découpé plusieurs séries de blocs et que plusieurs personnes jouent à celle qui arrivera la première, à terminer, une figure choisie. Pour les 60 figures de la première partie voir les pages 382 et 383 du 1er volume.

EN RUSSIE



Avant le Couronnement—Construction des tribunes sur le parcours du cortège.

UN MAUVAIS TOUR



I.

Messieurs et Mesdames, vous voyez bien ce jeune homme

... ?

RIEN NE PRESSE



—Je me suis dévoué pour vous, mes amis, je suis prêt à vous donner ma vie.

Grand Chef—Merci, bien ! c'est bien aimable de votre part ; mais nous attendrons que vous soyez un peu plus gras

Une superstition chinoise.

Jamais à moins d'être un pirate, un Chinois ne sauve un homme qui se noie, pas plus un indigène qu'un étranger. On croit généralement dans le Céleste empire que lorsqu'un homme se noie, son mauvais esprit erre à la surface des eaux jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un qui soit comme lui victime de la mer, et que ce n'est qu'à ce moment qu'il est délivré de sa servitude.

Le Chinois, en conséquence, ne veut pas sauver un homme qui se noie, parce qu'il craint que l'esprit auquel il enlèverait ainsi une chance de salut, ne se mette à sa poursuite et ne le hante toute sa vie.



II.

Je vais le faire disparaître. Je le couvre, puis, une.... deux....

Chronique du cyclisme :

Un monsieur calme sur une bicyclette fougueuse, flanqué par terre un passant.

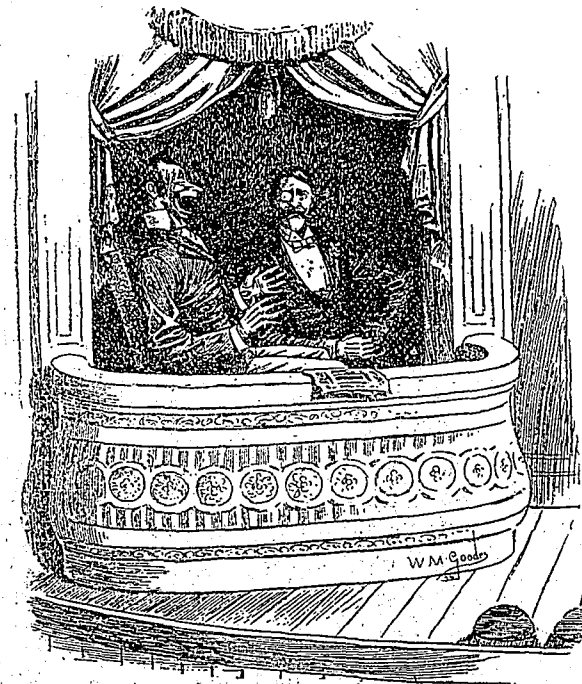
Le passant se relève, proteste, s'attend au moins à des excuses.

Mais l'autre l'envoie promener.

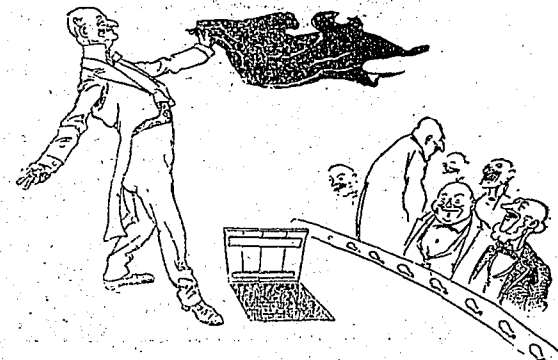
Le passant, alors étranglé par la colère :

—Vous n'êtes qu'un vélodrome !!

COMMENT IL A PAIÉ

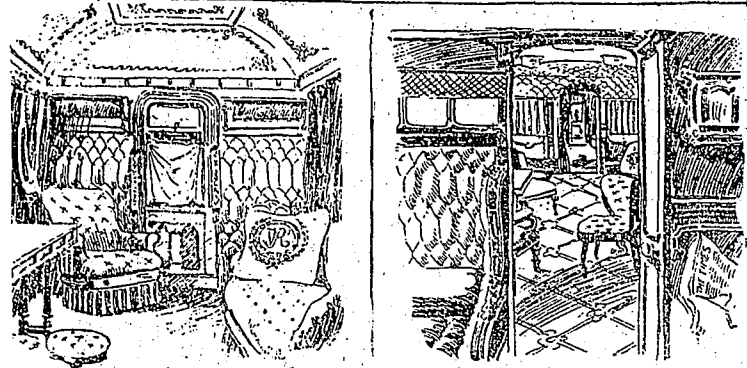
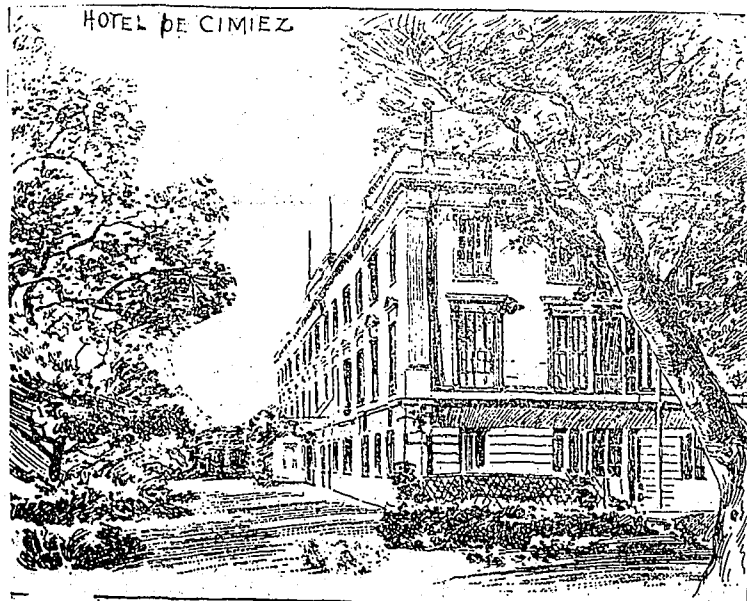


—Mais ne ris donc pas comme ça la pièce est idiote.
—Possible ! mais on m'a donné un billet de faveur et on m'a dit de rire. Je ris, je ne veux pas perdre mes entrées.



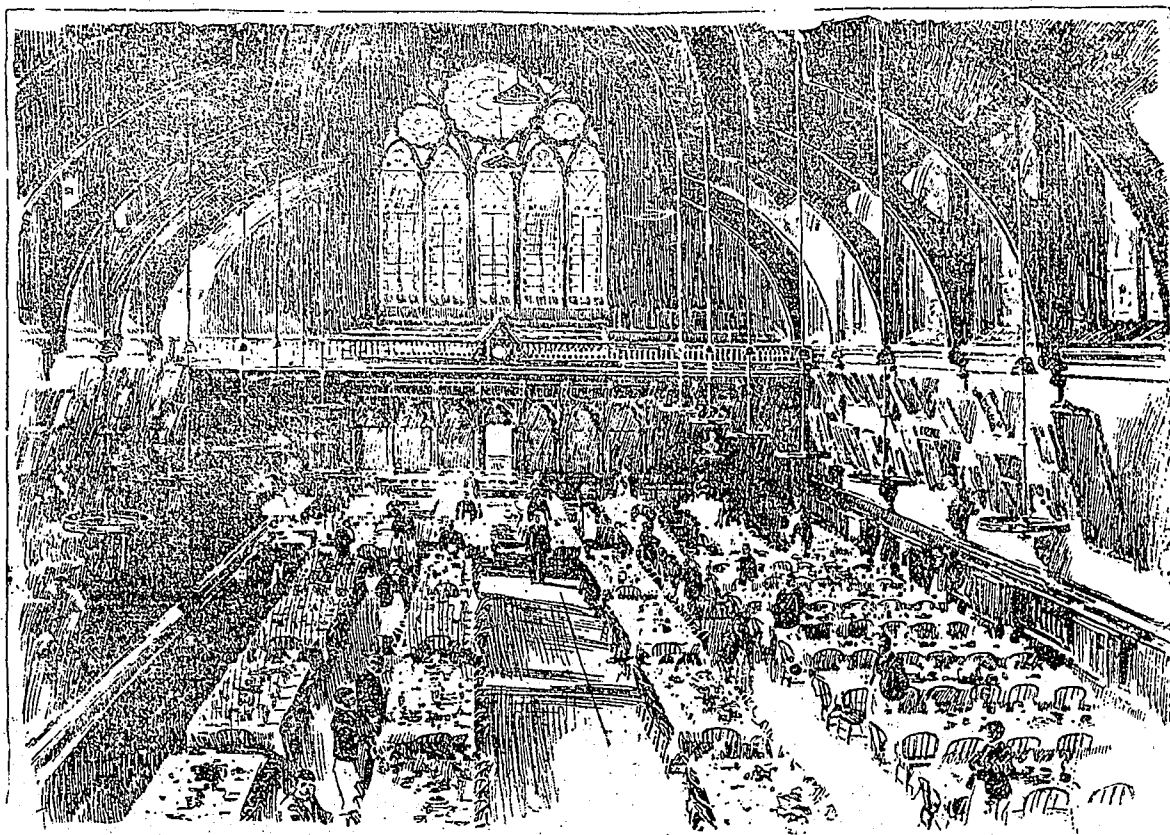
III.

Trois.... c'est fait.



LE WAGON DE S. M. VICTORIA.

La reine d'Angleterre en France—Depuis quelques années la reine d'Angleterre passe régulièrement les derniers jours de l'hiver, dans le midi de la France. Cette année, comme l'an dernier, elle a choisi Cimiez, un des faubourgs de Nice. Sa Majesté a loué le Grand-Hotel de Cimiez pour un mois au prix de \$7,000. \$3,000 ont été dépensées

ETATS-UNIS—UNIVERSITÉ HARWARD—*Memorial Hall*—LE RÉFECTOIRE.

pour améliorer l'état sanitaire de l'hotel et une somme considérable a été dépensée pour embellir les jardins et créés de nouvelles routes.

Le réfectoire de l'Université de Harvard—Cette magnifique salle à diner peut contenir 700 personnes. Les étudiants d'Harward y prennent leurs repas moyennant une pension de \$4 par semaine, prix fabuleux de bon marché, étant donné l'abondance et, la variété et l'excellence des menus.



1846

LA LAMENTATION DU CHRIST.—Tableau d'Ary Scheffer



LA RÉSURRECTION DE LAZARE—Tableau de P. Rubens

LES TROIS LOCATAIRES OU LA TRIPLE ALLIANCE.



La marche des ennemis.

Les parlementaires.

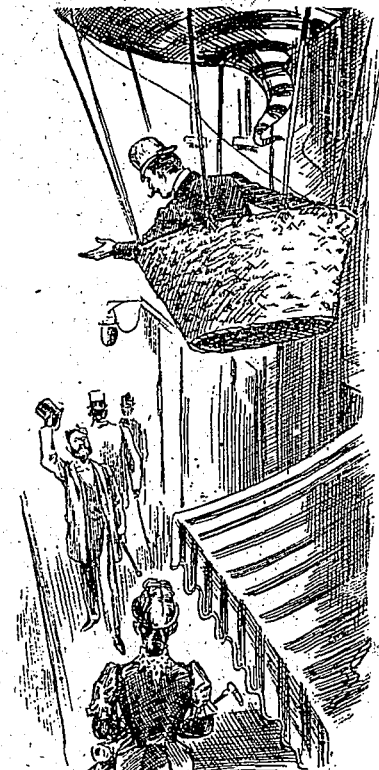
Le Conseil de guerre.

Les préparatifs du combat.

Le Bombardement.

L'armée est sauvée par la division des alliés.

LES HAUTES BATISSES.



—Hello! ou vas-tu?
 —A mon bureau, chambre 205, 300 au 950ème étage.

—Tu ne sais pas? Je me marie.

—Ah! bah!

—Mon Dieu, oui. Je parie que tu ne devines pas ce que fait ma future?

—Si! parfaitement. Elle fait une bêtise.

—Dernièrement on demandait à Bob ce que c'était qu'un veuf.

Bob semblant réfléchir et se donnant un air d'importance d'un veuf, pardié, c'est le mari d'une veuve.

Un ancien officier perclus de rhumatismes s'était à la suite d'une discussion jugé, insulté et avait, malgré son état, exigé une réparation.

Mais comment se battre?

Il ne pouvait se tenir debout.

Les témoins décidèrent alors que le combat aurait lieu, les deux adversaires étant dans un fauteuil.

Au signal donné, les deux coups de feu furent échangés, et l'adversaire de l'ancien officier roula à terre. Il n'était pas blessé. [brisé.]

Le pied du fauteuil sur lequel il était assis était

On parlait l'autre soir, chez madame Z... du cas d'une aimable femme qui, ayant enterré successivement deux maris, se prépare à contracter une troisième union: "Une veuve à répétition, quoi!... a dit quelqu'un.

Une de ses phrases comme on en dit tant:

—Comme Jeanne et Henriette se ressemblent, n'est-ce pas?

—Oui! Jeanne surtout...



ALGER.—Arrivée de l'ex-premier ministre de Madagascar et de son neveu.—Rainilaiarivony, né vers 1825, avait chassé du pouvoir, en 1864 pour prendre sa place, son frère Ratuivonitriniouny. Il a gouverné sous trois reines, qu'il a épousées successivement, après avoir répudié sa première femme, dont il avait eu dix-sept enfants. Pendant trente-deux ans, il a incarné les destinées de Madagascar et maintenu l'indépendance de son pays. Vaïbecu, il eut le sort de tous les chefs ou souverains africains ou asiatiques, dont la résistance aux envahisseurs européens fut longue et acharnée : comme Béhanzin, il achèvera son existence paisiblement et obscurément, très loin du sol natal, traité avec égards, mais étroitement surveillé. Rainilaiarivony est un petit vieillard, paraissant âgé de soixante dix ans, maigre, cassé, marchant avec peine. La physionomie est expressive. Sur le teint olivâtre foncé, les yeux, très mobiles, brillent avec une pétulance encore juvénile. La tête s'agit en un hochement continu. Le ministre porte sous une ample pelisse de fourrures, dont il paraît très fier, et qu'il n'a jamais voulu quitter pendant son séjour à Marseille, un vêtement blanc rayé de jaune bouton d'or. Il n'a pas prononcé un mot en français—bien qu'on prétende qu'il possède à fond cette langue—recourant pour causer à un jeune interprète qui ne le quitte jamais, pas plus d'ailleurs que son petit-fils, un gros garçon de dix-neuf ans, à la face débonnaire. Rainilaiarivony, en un mot, malgré ses apparences chétives, semble puissamment doué. C'est une tête évidemment dotée. Et, à le voir, on comprend bien vite quel redoutable adversaire il pouvait être pour l'influence française sur les peuples qu'il gouvernait avec une aussi âpre autorité. A Alger, le gouvernement français a loué pour lui, et à ses frais, la villa des Fleurs, à Mustapha, en attendant son transfert dans l'intérieur de l'Algérie.

UN REMÈDE EFFICACE.



Mendiant—Vite, monsieur, donnez-moi quelques cents, pour que je puisse prendre quelque chose, je sens mou mal qui vient.

LES SURPRISES DU TÉLÉPHONE

Gorenflot, nouvellement abonné au téléphone veut, dans une cabine publique, en montrer le fonctionnement à son ami Chapouet.

—Tiens, lui dit-il, je viens d'avertir ma femme que nous dînons ensemble, ce soir. Mets l'oreille à l'appareil, et tu vas l'entendre me répondre qu'elle a parfaitement compris.

Chapouet écoute et entend :

—Tu aurais vraiment bien pu te dispenser d'invoquer cet imbécile...

Un rentier d'une cinquantaine d'années, veuf, père de trois filles, fait annoncer dans un journal qu'un riche quinquagénaire désire se remarier et donne son adresse poste restante.

Le lendemain, il passe à la poste et trouve trois lettres... venant de ses trois filles!

Près d'un berceau.

La maman au père :

—Mon ami, regarde donc notre petite Jeanne (trois mois); la mignonne devient tous les jours plus jolie! Elle fera, un jour ou l'autre, une bien jolie fiancée.

—De grâce, ma chère, ne parle donc jamais de ces choses-là devant les enfants!

A l'école primaire :

—M'sieu... écrit-on corridor ou coridor?

—Comme vous voudrez, mes enfants... pourvu que vos jambages soient bien formés.



Docteur Biceps—J'peuce pas, (*Paf!*) J'ordonne toujours du mouvement (*Pif!*) pour activer la circulation du sang...

A la fin du repas, Lili demande du fromage de Gruyère. On coupe en deux un morceau, dont on donne une part à sa petite sœur.

Lili, guignant l'assiette de celle-ci d'un œil de convoitise, se met à pleurer.

—Qu'as-tu encore? dit la maman impatientée.

—Elle a plus de trous que moi.

Un jour un chasseur malheureux rentrant bredouille, rencontre, en pleins champs, un paysan et, près de lui, un troupeau d'oies.

—Tiens! dit le chasseur au paysan, je te donne une piastre pour tirer un coup de fusil sur tes oies. Le paysan accepte. Le chasseur abat un volatile qu'il ramasse et, heureux de son adresse :

—Une piastre encore, reprend-il.

Nouveau coup de fusil et seconde victime. Le chasseur triomphe.

—Un autre pour le même prix, demande-t-il au paysan.

—Oh! monsieur, répond celui-ci vous pouvez tout tuer; ça m'est égal, c'est pas à moi.

Aux eaux.

Gontran cause avec un père de famille.

—Mon Dieu! fait celui-ci, j'ai deux filles. La première apportera cinquante mille piastres en mariage, la seconde, cent mille.

—La préférée, sans doute?

—Non, c'est parce qu'elle louche!



... Vous êtes mieux maintenant, je suis sûr. Voici ma carte quand vous serez tout à fait bien, vous viendrez me payer ma consultation.

HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON I^{er}

Racontée par un Vieux Soldat.*

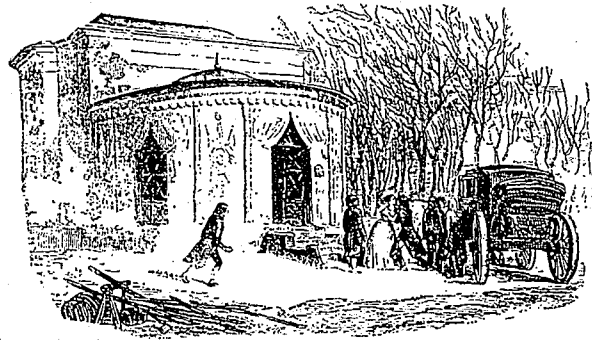
LE TRAITÉ DE CAMPO-FORMIO.



Napoléon comptait partir de Kastadt aussitôt que la convention secrète du traité aurait été signé. Le Directoire lui-même alla au-devant de ses intentions en lui écrivant, le jour même de son arrivée dans cette ville, que, " impatient de le voir et de

" conférer avec lui sur les intérêts majeurs et multipliés de la patrie, il l'invitait à presser le plus possible l'échange des ratifications et qu'il désirait lui témoigner publiquement sa propre satisfaction et être envers lui le premier interprète de " la reconnaissance nationale." Cette convention fut signée le 1er décembre 1797, et le lendemain Napoléon quitta Rastadt. Puis, sans s'arrêter, il traversa la France en gardant le plus strict incognito, arriva à Paris le 5 du même mois, et descendit à sa petite maison de la rue Chantierine, à laquelle l'autorité municipale donna le nom de *rue de la Victoire*; aussitôt que le retour du vainqueur de l'Italie fut connu officiellement dans la capitale.

Napoléon n'était pas resté absent de Paris deux ans, et cependant dans ce court laps de temps il avait fait cent cinquante mille prisonniers, pris cent soixante-dix drapeaux, cinq cent cinquante pièces de canon, cinq équipages de pont, neuf vaisseaux de 64 canons, douze frégates de 32, quatorze



corvettes et dix-huit galères. De plus, après avoir emporté de France deux mille louis, il y avait envoyé, à plusieurs reprises, près de cinquante millions : contre toutes les traditions antiques et modernes, c'était l'armée qui avait nourri la patrie, et cependant, si l'on en croit certains mémoires, Napoléon revint d'Italie n'ayant pas à lui 300,000 francs. Il s'attendait à une grande récompense nationale ; on proposa au Conseil des anciens de lui donner la terre de Chambord et un bel hôtel à Paris ; mais le Directoire, déterminé par un sentiment de jalousie, s'alarmant de cette proposition, ne voulut pas y souscrire, et la fit écarter par ses créatures.

Pendant ce temps retiré dans sa petite maison de la rue de la Victoire avec sa famille, Napoléon menait à Paris la vie la plus simple. Il allait au spectacle, qu'il aimait toujours beaucoup, mais en loge grillée, et rejeta les propositions des administrateurs de théâtre, qui voulurent lui donner une représentation d'apparat. Cependant il assista à la seconde représentation d'*Horatius-Coclès*, qui avait attiré un concours immense de spectateurs. Quoique sans uniforme et caché au fond d'une loge, il

fut aperçu et reconnu. Aussitôt la salle retentit d'applaudissements unanimes et des cris longuement répétés de *vive Bonaparte!*

Dès son arrivée dans la capitale, les chefs de tous les partis s'étaient présentés chez lui ; mais s'étant excusé de ne pouvoir les recevoir, il n'y admit d'habitude que quelques savants, tels que Monge, Berthollet, Laplace, Prony, Lagrange ; plusieurs généraux, Berthier, Desaix, Lefebvre, Cafarelli-Dufarga, et un petit nombre de députés ; Bernardin de Saint-Pierre y eut aussi ses entrées. Pendant ce temps le Directoire s'occupait de préparer à Napoléon un triomphe éclatant, à l'occasion de la remise du traité de Campo-Formio, qui devait lui être faite solennellement et en séance publique. Le 10 décembre 1797 fut le jour choisi pour cette espèce d'ovation.

La grande cour du Luxembourg avait été disposée à cet effet. Au fond s'élevait l'autel de la patrie, surmonté des statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Paix, et décoré de trophées compo-



sés des nombreux drapeaux conquis par l'armée d'Italie. Autour de l'autel étaient placés des sièges pour les membres du Directoire, les ministres et les corps diplomatique ; un vaste amphithéâtre était réservé aux autorités civiles et militaires. Une foule immense de spectateurs garnissait la cour et les fenêtres du palais, toutes les rues environnantes étaient remplies d'une multitude de citoyens, l'air retentissait de vivats. Des corps de troupes

* Voir le Cyclorama Universel depuis le No. 12 (7 Déc. 1895.)

étaient disposés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour le maintien de l'ordre.

Le Directoire avec son cortège prit place. Le Conservatoire de musique exécuta une symphonie qui fut tout à coup interrompue par les cris de *Vive la République! Vive Bonaparte!* Mais les cris redoublèrent lorsque Napoléon parut accompagné du général Joubert et du chef de brigade Andréossy. Des acclamations unanimes partirent aussitôt dans toutes les directions, et le proclamèrent le *libérateur de l'Italie, le pacificateur du continent!* tandis que lui s'avancait avec calme et modestie. Pendant ce temps l'*hymne de la Liberté* fut entonné par les artistes du Conservatoire, et l'assemblée électrisée, répéta en chœur le refrain de cet hymne. Le Directoire, le cortège, tous les spectateurs se levèrent et se découvrirent pendant l'invocation. Parvenu au pied de l'*autel de la patrie*, Napoléon fut présenté au Directoire par le ministre des relations extérieures, qui, dans son discours, sut amener adroitement l'éloge le plus vrai et le plus mérité du vainqueur de l'Italie.

“ Quand je pense, dit M. de Talleyrand en terminant, à tout ce que Bonaparte fait pour qu'on lui pardonne sa gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le distingue, à son amour pour les sciences; quand personne n'ignore son profond mépris pour l'éclat, le luxe; ah! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être le solliciter un jour, pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre, tandis que lui ne le sera jamais: telle est sa destinée!”

Après cette prophétie de M. de Talleyrand, le silence devint plus profond pour entendre Napoléon, qui, après avoir remis au président du Directoire la ratification donnée par l'empereur d'Autriche au traité de Campo-Formio, parla en ces termes:

“ Citoyens directeurs, le peuple français, pour être libre, avait les rois à combattre. Pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre: vous avez triomphé de tous ces obstacles. Vous êtes par-



Après la Campagne d'Italie—La-causerie au Jardin des Tuileries.—Tableau de François Flameng.

“ venus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites. Vous avez fait plus, les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes, dont elles furent le berceau, voient avec espérance le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres. Ce sont deux piédestaux sur lesquels les destinées du monde vont placer deux puissantes nations et lorsque le

“ bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière, deviendra libre!”

Barras, répondant au général, s'étendit avec beaucoup de chaleur sur le coup d'Etat du 18 fructidor, que celui-ci avait passé sous silence, et, mêlant les éloges de l'armée d'Italie à ceux de son illustre capitaine: “ La nature, dit-il, a épuisé toutes ses richesses pour le créer: Bonaparte a médité ses conquêtes avec la pensée de Socrate;



“ il a réconcilié l'homme avec la guerre. ” Il l'invitait à aller planter l'étendard tricolore sur la tour de Londres. Cette partie de son discours, dictée par la haine la plus prononcée contre l'Angleterre, offrait un luxe de paroles déclamatoires plus dignes d'un rhéteur que du chef d'un gouvernement. Le général Joubert et le chef de brigade Andréossy, présentés par le ministre de la guerre, reçurent à leur tour les félicitations du Directoire ; mais les triomphes de Bonaparte étaient le véritable sujet de tous les éloges, remplissaient tous les cœurs.

En terminant, Barras tendit les bras à Napoléon, et lui donna, au nom du peuple français, l'accolade fraternelle. Les autres directeurs suivirent cet exemple. Alors le Conservatoire exécuta le *Chant du Retour*, paroles de Chénier, musique de Méhul. Le reste de la séance fut rempli par un discours du ministre de la guerre, dans lequel il célébra les exploits des armées, les triomphes de la République sur ses ennemis intérieurs et extérieurs, et Napoléon, le héros du jour et de la solennité. On remar-

qua que, loin de suivre l'exemple des autres orateurs, Napoléon, dans son discours, avait évité de parler des affaires du temps ; mais cette dernière phrase : *Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre*, resta gravée dans les esprits réfléchis, et parut contenir un sens profond.

Cette réception fut suivie d'un grand dîner où assistèrent les présidents des deux conseils, le corps diplomatique et les principales autorités civiles et militaires. Le président du Directoire y porta plusieurs toasts, auxquels répondit la musique. Napoléon n'y fut pas nommé ; mais le poète Lebrun, qui assistait à ce dîner, improvisa ces deux vers sur lui :

“ Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
“ Il conquit en deux ans mille siècles de gloire ! ”



Le lendemain, Napoléon dîna chez le directeur François de Neufchâteau ; c'était un repas de savants et de gens de lettres. Le général témoigna le plus vif plaisir de cette réunion, en se livrant à tout l'épanchement de l'intimité. Il étonna les convives par la variété et l'étendue de ses connaissances, parla de mathématiques avec Lagrange, de métaphysique avec Sieyès, de poésie avec Chénier, de littérature avec Arnault, de politique avec Gallois, et de législation avec Daunou. Au dessert, Lais et Chéron chantèrent quelques couplets à la louange des vainqueurs de Lodi et d'Arcolé ; enfin, les lettres et les arts apportèrent à l'envi leurs tributs à Napoléon ; David lui offrit, de le peindre, l'épée à la main, sur le champ de bataille...

— Non, lui répondit-il ; ce n'est plus avec l'épée que l'on gagne les batailles. Je veux être représenté calme sur un cheval fougueux.

Cette belle idée, saisie par le grand artiste, produisit par la suite un de ses plus beaux tableaux.

Les deux conseils législatifs donnèrent aussi un dîner à Napoléon ; vint ensuite le tour des ministres. Obligé de subir toutes ces fêtes, il y restait le moins qu'il pouvait ; mais à celle que lui donna son grand amiral, M. de Talleyrand, qui fut remarquable par le goût et le luxe qui y présidèrent, Napoléon demeura davantage. Ce ministre des relations extérieures vint en personne lui faire son invitation, et le pria de déterminer lui-même le jour où il voudrait que la fête eût lieu. Il pria aussi madame Bonaparte de lui donner la liste des personnes qu'elle désirerait y faire inviter.

Cette fête, où l'élite de la société de Paris était réunie, se composa, comme toutes les fêtes d'alors, d'un bal et d'un souper. Nous n'en aurions pas parlé, si elle n'avait donné lieu à un incident assez piquant. Napoléon avait amené avec lui Arnault, auteur de la tragédie de *Marius à Minturnes*. En entrant dans la salle de bal :

— Donnez-moi votre bras, lui dit-il en s'emparant en effet du bras de ce membre de l'Institut ; puis, jugeant que cette préférence devait l'étonner, il ajouta :

— Je vois là bon nombre d'importuns tout prêts à m'assaillir ; tant que nous serons ensemble, ils n'oseront pas entamer une conversation qui interromprait la nôtre.

Voilà donc Napoléon et Arnault circulant bras dessus bras dessous au milieu des danseurs et des curieux ; la foule se groupa bientôt autour d'eux, et les gens dont Napoléon voulait se garder furent justement ceux dont il devint aussitôt la proie. Se voyant bientôt l'un et l'autre cernés par eux, et la conversation s'étant engagée, comme Napoléon avait lâché le bras d'Arnault, celui-ci profita de sa liberté, non pour se promener dans le bal, mais pour se reposer. Il s'assit sur une banquette placée dans le premier salon ; à peine était-il là que madame de Staël vint prendre place à côté de lui.

Arnault connaissait peu cette femme ; cependant, sur le désir qu'elle en avait témoigné, un soir il s'était laissé conduire chez elle par Regnault de Saint-Jean-d'Angély, son ami ; mais il n'y était pas retourné depuis.

— On ne peut pas aborder votre général, dit-elle à Arnault ; il faut que vous me présentiez à lui.

D'après les préventions que celui-ci savait que Napoléon entretenait contre madame de Staël, dont il redoutait l'esprit dominateur, et craignant qu'elle n'éprouvât quelque rebuffade, il tâcha de la dissuader de cette résolution, sans cependant s'expliquer franchement vis-à-vis d'elle. Il n'y eut pas moyen. S'emparant de son bras, elle le mène droit à Napoléon, à travers le cercle qui l'entourait et qu'elle écarta. Forcé de faire ce qu'elle désirait, mais voulant au moins décliner la responsabilité dont un regard très significatif de Napoléon l'avait déjà grevé :

— Madame de Staël, dit Arnault en s'adressant à Napoléon, prétend avoir besoin auprès de vous, général, d'une autre recommandation que son nom, et exige que je vous le présente, ajouta-t-il en s'inclinant.

Le cercle se reserre alors, chacun étant curieux d'entendre la conversation qui allait s'engager entre deux pareils interlocuteurs. Madame de Staël accabla d'abord de compliments très empathiques Napoléon, qui y répondit par des propos assez froids, mais très-polis. Une autre personne n'eût pas été plus avant ; mais sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans les traits et dans l'accent du général, madame de Staël, déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il était pour elle le premier des hommes :

— Général, lui demanda-t-elle brusquement, quelle est la femme que vous aimeriez le plus ?

— La mienne, Madame.

— C'est tout simple ; mais quelle est celle que vous estimeriez davantage ?

— Celle qui aurait le plus de soin de son ménage.

— Je le conçois encore ; mais enfin quelle serait, pour vous, la première des femmes ?



Le général Victor dans le Tyrol—Page 105.

— Celle qui élèverait le plus d'enfants, Madame.

Et Napoléon se retira précipitamment, en laissant madame de Staël au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade. Toute déconcertée d'un résultat qui répondait si mal à son attente :

— Votre grand homme, dit-elle à Arnault, est un homme bien singulier !

La singularité de cette scène est expliquée par celle des personnages : d'après le caractère connu de madame de Staël, et l'influence fondée ou non qu'on lui attribuait dans les affaires politiques, Napoléon crut qu'elle se rapprochait de lui moins pour l'admirer que pour le dominer, et qu'elle le flattait comme on caresse un cheval. Jaloux alors de son indépendance comme il le fut depuis de son crête amazone, qui, remise de son désappointement, revint pourtant depuis à la charge, et finit par recevoir plus tard une atteinte un peu plus rude, et

dont elle ne se releva pas. Amusante pour ceux qui furent témoins de cet incident, la fête fut charmante pour tout le monde. Le nom de Bonaparte, proclamé par toutes les bouches, l'était aussi par l'orchestre. Une contredanse qui portait son nom fut exécutée pour la première fois, et devint dès lors la contredanse favorite dans tous les bals, à la guingette comme dans les salons.

La danse fut interrompu par un banquet splendide, pendant lequel Laïs, le Tyrté de l'époque, chanta des couplets fort spirituels, composés pour le héros de la fête par les Pindares du vaudeville. En célébrant ses exploits passés, on célébrait aussi les exploits futurs dont ils étaient le pronostic.

Peu de temps après, c'est-à-dire le 28 décembre 1797, Napoléon fut nommé membre de l'Institut, en remplacement de Carnot, proscrit comme royaliste à la suite des événements du 18 fructidor.

Ce jour-là, à six heures du soir (à cette époque,

les séances académiques avaient lieu après le dîner, il se rendit, de sa petite maison de la rue de la Victoire, au Louvre, où l'Institut siégeait. Durant le trajet, on arrêta plusieurs fois sa voiture pour le visiter, en conséquence d'un Décret du Directoire qui ordonnait la combustion de toutes les marchandises anglaises.

Le général supporta très patiemment cette mesure vexatoire, qu'il pouvait faire cesser d'un mot ; mais il avait recommandé à son cocher de ne pas le faire connaître. Ces messieurs inspectèrent donc la modeste coupé de Napoléon, qui resta calme et impassible tout le temps que dura cette visite.

La séance fut brillante. L'assemblée était composée de l'élite de la société de Paris. Le désir de voir l'homme à qui l'on devait une paix acquise par tant de victoires, y attira plus de spectateurs que l'éloquence des académiciens n'y avait amené d'auditeurs ; mais regardait-on plus qu'on n'écou-
tait. Un seul lecteur captiva l'attention : ce fut Chénier. Il lut un poème à la louange du général Hoche. Ces vers, dans lesquels respirait la haine la plus énergique contre l'Angleterre, furent écoutés avec une sorte de satisfaction qui se changea bientôt en enthousiasme, quand du héros mort, passant au héros vivant, et s'adressant à un sentiment non moins vif que les regrets dus aux rares qualités de Hoche, nous voulons dire l'espérance que l'on fondait sur le génie de Napoléon, Chénier s'écria :

« Si jadis un Français, des rives de Neustrie
Descendit dans leurs ports, précédé de l'effroi
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur ile
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jennes héros, vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand général guidant la grande armée ?.. »

Alors les applaudissements, les acclamations qui s'élevèrent de toutes parts prouvèrent que ces beaux vers exprimaient les sentiments de toute l'assemblée. La séance levée, Napoléon retourna chez lui, où il n'arriva pas sans avoir été arrêté et interpellé de nouveau, mais ces importunités ne durent pas lui faire oublier les hommages qui lui avaient été prodigués dans cette soirée. Au surplus, personne

n'attachait jamais plus de prix que lui au titre de *membre de l'Institut*, car, à dater de ce jour, il le prit dans tous ses actes publics.

Neuf ans plus tard, un lundi du mois de septembre 1806, M. Geoffroy-Saint-Hilaire présidait la séance de l'Institut. Ampère occupait la tribune et lisait un mémoire sur son admirable *Théorie des courants électriques*. L'Académie était absorbée par l'attention que commandait ce travail, lorsque tout à coup une agitation extraordinaire, suivie d'un murmure général, vint à se répandre parmi les membres, à la vue d'un étranger qui, vêtu d'un frac bleu foncé et décoré de la Légion-d'Honneur, parut à la porte de la salle, entra mystérieusement, fit de la main un geste qui arrêta tout à coup ce murmure, et, approchant d'un fauteuil vide, y prit place.

Cependant M. Ampère, dont l'extrême distraction était aussi connue que son immense savoir,



Napoléon acclamé à son retour d'Italie.

n'avait pas remarqué ce mouvement, bientôt diminuée par l'intérêt même de sa lecture, et sans doute aussi par le soin qu'avait mis à le calmer l'inconnu, dès son arrivée. Le mémoire lu, Ampère le dépose sur le bureau de l'Académie, recueille de ses confrères les témoignages d'admiration que son travail méritait, et retourne tranquillement à sa place. Mais quel est son étonnement ! son fauteuil est occupé par l'étranger qui vient d'arriver et qu'il ne

connaît pas. Ampère, un peu piqué, tourne autour de ce siège avec une sorte de gêne ; n'osant prier celui qui l'occupe de le lui céder, il tousse avec affectation et cherche poliment à lui faire deviner qu'il a usurpé la place qui lui appartient. Mais, soit que l'inconnu ne le comprit pas ou qu'il ne voulut pas le comprendre, il le regarde froidement et ne bouge pas. Ampère, s'enhardissant de plus en plus, commence à murmurer, et s'adressant enfin à ses voisins, leur dit :

— Il est vraiment étrange qu'on vienne ainsi, sans autres formes, s'emparer de la place d'un autre !

Mais le savant ne rencontrant autour de lui qu'un sourire silencieux, s'adresse alors à M. Geoffroy-Saint-Hilaire.

— Monsieur le président, lui dit-il, je dois vous faire remarquer qu'une personne étrangère à l'Académie s'est emparée de ma place et siège parmi nous.

Cette espèce de dénonciation occasionne une nouvelle rumeur. M. Geoffroy-Saint-Hilaire répond au plaignant :

— Vous êtes dans l'erreur, mon cher confrère ; cette personne à laquelle vous faites allusion est membre de l'Académie des Sciences.

— Et depuis quand ? demande Ampère fort étonné.

— Depuis le 5 nivôse an VI, répond l'étranger.

— Et dans quelle section, s'il vous plaît, Monsieur, réplique Ampère d'un ton ironique.

— Dans la section de mécanique, mon cher collègue, répond encore l'étranger en souriant.

— C'est un peu fort ! s'écrie Ampère ; et prenant un annuaire de l'Institut, il l'ouvre avec vivacité, et lit à cette date : " Napoléon Bonaparte, membre de l'Académie des Sciences, nommé dans la section de mécanique le 5 nivôse an VI.

En effet, c'était lui-même qui était venu ce jour-là courber sa tête sous le niveau de la science. Ampère, excessivement troublé, se confond en excuses : sa vue s'était tellement affaiblie, qu'il n'avait pas reconnu l'Empereur.

— Voilà, Monsieur, lui dit gaiement Napoléon, l'inconvénient qu'il y a de ne pas fréquenter ses collègues : Je ne vous vois jamais aux Tuileries ;

mais je saurai bien vous forcer à venir au moins m'y souhaiter le bonjour.

Ces paroles dites avec une extrême bienveillance, rassurèrent le grand mathématicien, qui, ayant aperçu un fauteuil vide un peu plus loin, alla s'y assoir tranquillement et comme s'il ne s'était rien passé. Alors M. Geoffroy-Saint-Hilaire demande à l'Empereur s'il voulait bien que la séance continuât.

— Sans doute, monsieur le président, lui répondit Napoléon; il n'y a rien de nouveau; seulement, l'assemblée s'étant augmentée d'un de ses membres, elle se trouve plus complète.

Laplace parut à la tribune, et communiqua un mémoire sur les probabilités, que l'Empereur parut écouter avec un vif intérêt; puis un ingénieur, étranger à l'Académie, M. Brunel, succéda à Laplace, et lut un autre mémoire sur les routes souterraines que l'on peut construire sous le lit des fleuves. Pendant tout le temps que dura cette lecture, l'Empereur parut absorbé dans ses réflexions. M. Brunel descendu de la tribune, M. Geoffroy-Saint-Hilaire eut à nommer une commission pour faire un rapport sur ce qui venait d'être entendu, et l'Académie éprouva une profonde surprise quand le président dit à haute voix :

— Je nomme membres de la commission qui examinera le travail de M. Brunel, S. M. l'Empereur et MM. Monge et Poisson.

Alors tous les regards se dirigèrent vers Napoléon, qui, se levant à demi :

— Monsieur le président, dit-il, j'accepte avec plaisir.

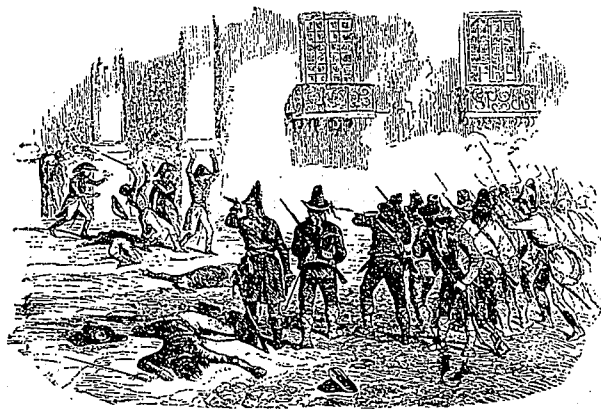
Et la séance fut levée; mais, avant de partir, l'Empereur causa quelques instants au milieu des illustres savants, qui lui prodiguaient toutes les marques de leur reconnaissance. Après les avoir engagés à venir aux Tuileries plus souvent qu'ils ne le faisaient, il se retourna vers Ampère, et lui dit en lui tendant la main :

— Quant à vous, mon cher collègue, je vous attends demain à dîner; ce sera pour sept heures. Je vous placerai à côté de l'Impératrice, afin que vous ne la preniez pas pour une autre.

Puis il monta en voiture et retourna aux Tuileries.

Le lendemain l'Empereur ne se mit à table qu'à huit heures du soir, après avoir attendu son collègue de l'Institut pendant une heure... Ampère avait oublié l'invitation.

Au milieu des fêtes triomphales et du concert d'éloges par lesquelles on célébrait la gloire du vainqueur de l'Italie, il y eut aussi quelques voix discordantes qui essayèrent de la flétrir. C'était l'envie de ses rivaux, la jalousie du Directoire, la rage secrète des puissances qu'il avait humiliées,



Assassinat du Général Duphot à Rome.

vaincues ou renversées, et le mécontentement de quelques patriotes italiens, exigeants ou ambitieux. L'intrigue s'agitait contre lui, même au sein de l'armée. On imputa au défenseur de Vérone, le général Balland, d'avoir dit qu'il porterait à Paris trente chefs d'accusation contre Bonaparte. Augereau tenait aussi de mauvais propos contre son ancien général en chef, qui cependant s'était montré son ami dans toutes les occasions. Une femme envoya prévenir madame Bonaparte qu'on voulait attenter aux jours de son mari, et que le poison serait un des moyens dont on ferait usage. Napoléon fit arrêter le porteur de l'avis, qui ne se déconcerta point et se rendit, accompagné par un juge de paix, chez cette femme, qui fut trouvée étendue

sur le carreau et baignée dans son sang; elle avait été, dit-on, étranglée par les hommes dont elle avait écouté la conversation. Lorsqu'on pénétra dans son logement, elle était encore vivante, mais dans un état tellement désespéré, qu'elle ne put faire aucune déposition.

Avec la paix, Napoléon avait vu arriver le terme de sa carrière militaire; et, doué de cette étonnante activité dont on a vu la puissance, il se trouvait en face d'un ennemi plus terrible pour lui que tous ceux qu'il avait vaincus, l'oisiveté!

Il faut le dire, le Directoire, en dépit de tous les égards et de toute la franchise qu'il affectait envers Napoléon, avait peine à supporter sa grande popularité. Les troupes, en rentrant en France, le célébraient dans leurs récits, dans leurs chansons; elles disaient hautement qu'il fallait chasser les avocats et le faire roi. L'administration marchait mal; beaucoup d'espérances se tournaient vers le vainqueur de l'Italie; ce fut alors que les directeurs voulurent le décider à retourner au congrès de Rastadt pour y diriger les opérations. Il refusa; mais il voulut bien accepter le commandement en chef de l'armée d'Angleterre. Alors il fit part au gouvernement du grand projet qu'il avait nourri secrètement au milieu de ses triomphes, et dont le savant Monge seul reçut la confiance à Milan: ce projet n'était autre que la mémorable expédition d'Egypte. Au mois de janvier de 1798, il avait dit à Bourrienne :

— Je ne veux ni ne puis rester ici: il n'y a rien à faire; ils ne veulent entendre à rien; peu à peu je me coulerai, parce que tout s'use à la longue. Cette petite Europe ne fournit pas assez de gloire, c'est une taupinière. Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes. Il me faut donc aller en Orient: toutes les grandes renommées viennent de là.

à continuer.

PRÉCAUTION INUTILE.



I. *Madame*.—Tu vois ce bout de fil, c'est pour te rappeler qu'il faut envoyer de suite, de suite du charbon, il n'y en a plus un morceau.

—Voyons, bébé, tu as mangé assez de gâteaux, arrête-toi!

—Oh! maman, j'ai pas encore mal au cœur!



II.—Comme c'est ingénieux les femmes! avec ce bout de fil je puis penser à mes affaires sans oublier son charbon.

Baladèche est devenu vieux, ce qui est naturel, et riche, ce qui l'est moins. Il paye ses créanciers.

L'un de ceux-ci, vieux comme lui, vient par habitude lui demander de l'argent. Cela lui rappelle sa jeunesse.

—Mais, dit Baladèche avec une bienveillance hautaine, il y a dix ans que je paye mes créanciers!

—C'est vrai, Monsieur, qu'on me l'a dit. Mais alors, pourquoi m'oublier!

Baladèche réfléchit.

—Vous vous appelez Zaubermann?

—Oui, Monsieur.

—Eh bien, vous n'attendrez plus bien longtemps. Je paye par lettre alphabétique. En dix ans, je suis déjà arrivé à la lettre D!



III.—Allons au Windsor finir cette vente avant tout.

Toto rentrant de l'école, montre son cahier de devoirs à sa maman qui y constate une prodigieuse débauche de taches d'encre.

—Ce n'est pas ma faute, va, petite mère! Figure-toi que j'ai pour voisin de classe un petit nègre. Il s'est mis à saigner du nez pendant que j'écrivais.



IV.—Je suis en retard ce matin, X qui est au Windsor m'a retenu jusqu'à midi.

Premier aveugle—Dites donc, cher confrère, connaissez-vous cette charitable dame qui vient de vous donner dix sous?

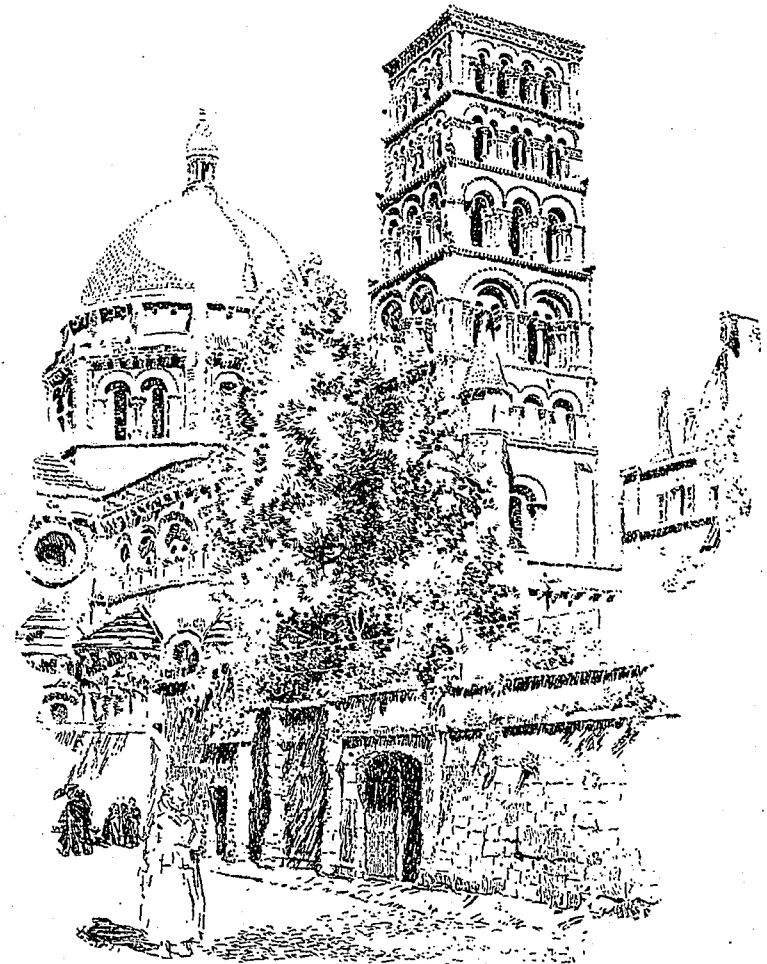
Deuxième aveugle.—De vue... seulement.



V.—Ah! bon! et mon charbon!



FAÇADE.



TOUR ET LANTERNE CENTRALE

MONUMENTS RELIGIEUX — *La Cathédrale de Saint-Pierre, d'Angoulême France*, commencée au XI^e siècle fut consacrée en 1128 et remaniée en 1439. — Elle appartient au style romano-byzantin de transition. Elle n'a qu'une nef voûtée en berceau, et dont la longueur dans œuvre est de 237 pieds. Le chœur est terminé par une abside semi-circulaire. Les deux ailes étaient primitivement plus allongées; celle du nord est surmontée d'une tour à sept étages superposés en retraite, au centre du transept s'élève une lanterne percée de douze fenêtres à plein cintre. La façade une des plus belles des églises de France, est large de 60 pieds; elle offre trois rangs d'arcades superposés, couronnés par un entablement à corniche saillante.

PORTRAITS D'ACTUALITÉ.

FRANCE — *M. Baillod*. Durant son dernier voyage le Président de la République française se rendant à Nice, s'est arrêté à une petite station nommée Laroche et a remis la croix de la Légion-d'Honneur à l'un des deux derniers survivants de la Grande Armée, M. Baillod, qui se tenait, entouré des siens, sur le quai de la gare.

“ Je suis heureux, a dit le Président, d'avoir à vous apporter la récompense de vos mérites ; le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur m'a prié d'attacher à votre boutonnière le ruban de l'Ordre.”

Ce disant, il a embrassé le nouveau chevalier, dont les larmes traduisaient l'émotion.

M. Baillod, qui était déjà décoré de la médaille de Sainte-Hélène, est âgé de cent trois ans, il habite le village de Carisey, arrondissement de Tonnerre.

Détail curieux : après Waterloo, il fut réformé comme phtisique, — et il y a quatre-vingt-un an de cela.

Le Grand duc Georges, frère de l'empereur de Russie et héritier du trône (*Tzarewitch*) résidant actuellement à la Turbie, France, pour sa santé.

ÉTATS UNIS. — *Le mariage de l'ex-président Benjamin Harrison*. Le général B. Harrison, vient à l'âge de 63 ans, de se remarier avec Madame Veuve Dimmick âgée d'environ 40 ans

Madame Dimmick est petite mais très gracieuse, type de brunette vive et spirituelle. Elle est la nièce de la première femme du général. Elle est née à Princeton Penn., où elle épousa Walter E. Dimmick qui mourut quelques mois après. Elle demeura à la MAISON-BLANCHE pendant toute la présidence du général Harrison.

Thomas B. Reed, président du Congrès des Etats-Unis et un des candidats du parti républicain à la présidence.

ÉVÈNEMENTS D'AFRIQUE. — *La guerre en Abyssinie*. Quatre généraux, on le sait, ont pris part à la bataille d'Adoua, sous le commandement en chef du général Baratieri. Trois ont été tués : les généraux Dabormida, Arimondi et Albertone. Chacun d'eux commandait une des colonnes que le général Baratieri lança

contre les Choans. La colonne Albertone, comprenant principalement des bataillons d'auxiliaires indigènes, commit la faute, disent les rapports officiels, d'engager le combat trop vite et trop à fond ; dans les circonstances où les Italiens ont été vaincus, une telle constatation est un hommage rendu à la bravoure de celui qui la commandait plus encore qu'un reproche adressé à sa témérité. Le général Albertone est tombé au milieu des soldats qu'il avait conduits au feu et dont bien peu parvinrent à s'échapper. Non moins héroïquement sont morts les généraux Arimondi et Dabormida. Celui-ci fut littéralement criblé de coups : sa brigade avait exécuté trois charges à fond à la baïonnette.

Le Mahdi. — Le grand événement de ces jours derniers a été la déclaration faite par le gouvernement anglais de son intention d'entreprendre une expédition contre l'armée du Mahdi et de reconquérir le Soudan.

Actuellement, une partie de l'armée du Mahdi, — qu'on appelle “ l'armée des Derviches ” — est aux environs de Kassala, ville fortifiée sur la frontière d'Abyssinie, où se trouve une garnison italienne, peut-être même, à l'heure qu'il est, Kassala a-t-elle été occupée par les mahdistes. Le projet de l'Angleterre serait de dégager Kassala et de porter tout de suite l'expédition jusqu'à Dongola.

Le Mahdi actuel — ce mot de Mahdi veut dire “ Prophète ” ou “ Messie ” — se nomme Abdul Ahi. Il est le deuxième successeur du “ mahdi ” Mohammed-Amed qui organisa le premier soulèvement du Soudan contre la domination égyptienne en 1881, et qui depuis cette date jusqu'en 1884, année de son triomphe définitif infligea des défaites successives aux Anglais Abdul-Ahi combattit lui-même à Khartoum, où fut tué le major Gordon ; il avait également pris part à la terrible bataille dans laquelle l'armée du général Hicks, forte de 12,000 hommes, périt tout entière.

Abdul-Ahi réside à Ombduram, sur les bords du Nil. Longtemps il reuint prisonniers dans cette ville des officiers de l'armée anglo-égyptienne. C'est grâce à l'un d'eux, qui parvint à s'évader, qu'on a pu avoir un portrait du Mahdi.

Prenant le titre de “ Khalife ”, Abdul-Ahi tient tout le Soudan sous son autorité. Il a groupé les diverses races de cette partie du monde et a fondé avec elles un empire nouveau. Ses troupes sont évaluées à 100,000 hommes, placés sous le commandement de divers chefs ; il en a la direction suprême. La garde particulière du

Mahdi se compose de Baggaras, nègres nomades qui lui sont absolument dévoués et qui portent son drapeau, — un étendard noir ayant sur ses plis ces mots : “ Prophète de Dieu ”.

Sir Herbert Horatio Kitchener, général de division dans l'armée anglaise, sirdar de l'armée égyptienne

Le sirdar est le commandant en chef, non de l'armée anglaise d'occupation, mais de l'armée du khédivé, organisée et encadrée par des officiers anglais. Sir Kitchener, né en 1851, a servi déjà contre le Mahdi et ses partisans, et connaît à merveille les questions égyptiennes. Entré dans l'armée à vingt ans, il abandonna momentanément la carrière militaire en 1874, pour accompagner en Palestine le major Conder. Il occupa quelque temps le poste de vice-consul à Erzeroum, puis fut envoyé à Chypre. En 1882, revenant à ses premières ambitions, il offrit ses services à l'armée égyptienne. Il prit part, comme officier attaché à l'état-major, à l'expédition du Nil de 1884-85, fut ensuite promu Pacha et nommé gouverneur de Souakim. En 1888, lors des opérations autour de cette ville, il commanda une brigade. A la fin de la même année, il prit le commandement des troupes soudanaises à Gemaisah et une année plus tard à Toski, sur le Nil, où il contribua à repousser les bandes du Mahdi qui s'étaient avancées au delà de Wadi-Halfa. Il est sirdar de l'armée égyptienne depuis 1892.

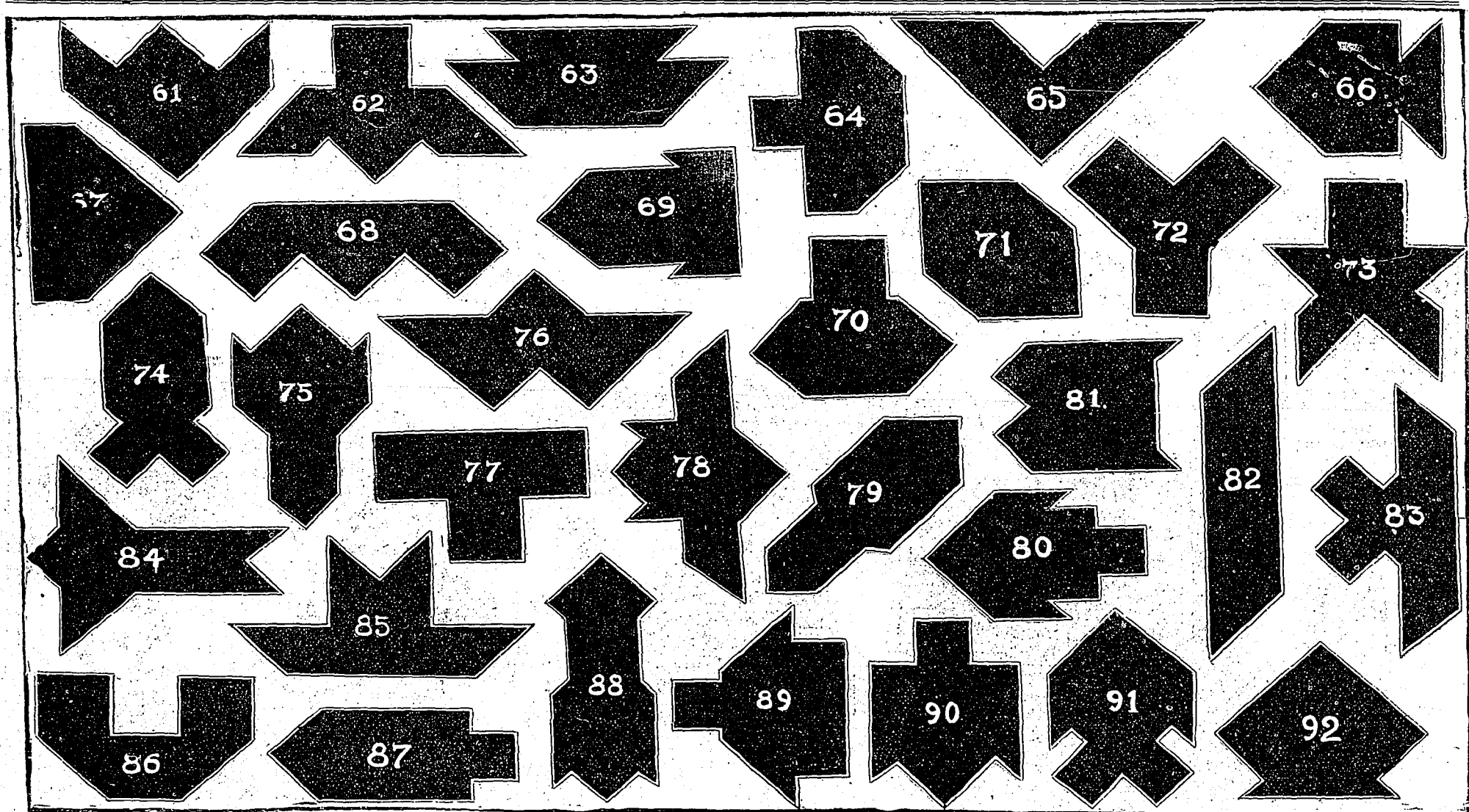
Sir Francis Scott, commandant en chef de l'expédition des Ashantees.

CANADA. — *Mr. L. C. Bélanger, C. R.*, de Sherbrooke, fondateur et premier président de l'Association de la Presse, de la province de Québec. La première réunion de cette association convoquée par M. Bélanger a eu lieu le 12 septembre 1876, Mr. Bélanger y représentait “ *Le Progrès et le Sherbrooke News*.”

Lieutenant-colonel Domville. — Mr. James Domville, lieutenant-colonel du 8e hussards de la milice du Nouveau-Brunswick a demandé que son régiment soit envoyé au Soudan pour combattre les Derviches. Mr. Domville est né en Angleterre en 1842 ; il arriva à St-Jean, N. B. en 1866 où il ne tarda pas à occuper une place importante dans le monde commercial et industriel.



PORTRAITS D'ACTUALITÉ.



LE JEU DU CYCLO— 1^{re} Série—2^e partie—32 figures nouvelles combinées par Melle E. Couture de Saint-Romuald P. Q.

Composer avec les sept morceaux imprimés sur le couvert les 32 figures ci-dessus, en employant toujours les sept morceaux. Pour les 60 figures de la première série, voir les pages 382, 383, 384, du premier volume.



TRAVAIL DU CLIVAGE

TRAVAIL DE
L'ÉBAUCHEMESURAGE DES
FACETTESLA TAILLE DU
DIAMANT.

Ce n'est qu'au XIII^e ou XIV^e siècle qu'on s'aperçut des effets surprenants et des jeux de lumière qu'on pouvait considérablement augmenter en taillant des facettes sur le diamant. On avait bien jusqu'à cette date taillé les autres pierres précieuses, mais la dureté du diamant, qui raye tous les autres corps

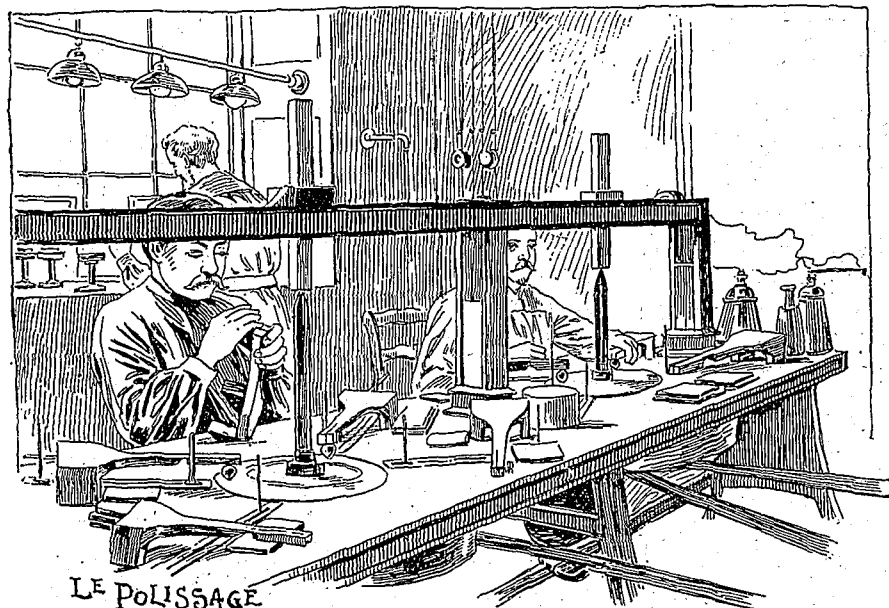
sans être rayé par aucun, en avait jusqu'alors empêché la taille. L'opération de la taille a pour but de disposer des facettes de manière que les rayons lumineux qui le pénètrent ne puissent le traverser et soient au contraire réfléchis comme sur un grand nombre de petits miroirs de façon à produire les scintillements et les feux diaprés si jolis quand on regarde leurs couleurs à chaque instant modifiées.

La taille se décompose en trois parties : le *clivage* ou *fendage*, la *taille* et le *polissage*.

Le *clivage* a pour but de débarrasser la pierre brute des croutes qui l'enveloppent en utilisant la propriété du diamant de se laisser facilement casser suivant certaines directions ou d'être *clivable*. L'ouvrier cliveur opère en plaçant le diamant dans une bague en cuivre fixée au bout d'un manche en bois et en le retenant dans un mastic composé de résine et de brique pilée. À l'aide d'un second bâton armé d'un diamant à arêtes vives l'ouvrier détermine une petite entaille en forme de V ; le diamant est alors clivé à l'aide d'une lame qu'on introduit dans l'entaille et qu'on enfonce à l'aide d'une masse en fer.

La *taille* consiste en deux opérations, l'ébauchage et la taille proprement dite. Par l'ébauche on donne au diamant sa forme ; la taille en façonne les facettes. Ces opérations se font en frottant l'un contre l'autre deux diamants de même grosseur enchassés dans des bâtons. Il y a deux formes principales le brillant et la rose. Le brillant qui a la forme de deux pyramides tronquées ayant une base commune et la rose qui consiste en une pyramide aplatie. Le brillant a 64 facettes sans compter les deux bases. Les roses ont de 15 à 24 facettes seulement.

Le *polissage* s'obtient en enchassant le diamant dans une coquille de plomb et en présentant chaque facette sur une roue d'acier placée horizontalement et recouverte d'une pâte faite d'huile et de poudre de diamants. L'opération est très longue, le diamant à polir devant être sorti de sa coquille de plomb et enchassé de nouveau pour le polissage de chacune de ses facettes. Après le polissage le diamant est prêt à livrer au bijoutier.



LE POLISSAGE

Après le polissage le diamant est prêt à livrer au bijoutier.

LA GUERRE D'ABYSSINIE.



ITALIE.—La manifestation sur la place Colonna à Rome.

La défaite des troupes italiennes en Afrique a provoqué une émotion considérable surtout à Rome où il y a eu des manifestations inquiétantes pour la paix publique.

Celle qui a eu lieu sur la place Colonna a été particulièrement importante.

Dans l'après-midi, on avait distribué sur la place des bulletins invitant les partisans du retrait des troupes d'Afrique à se réunir le soir sur la place Colonna.

A huit heures, quelques centaines de personnes sont venues au rendez-vous, en proférant des cris hostiles.

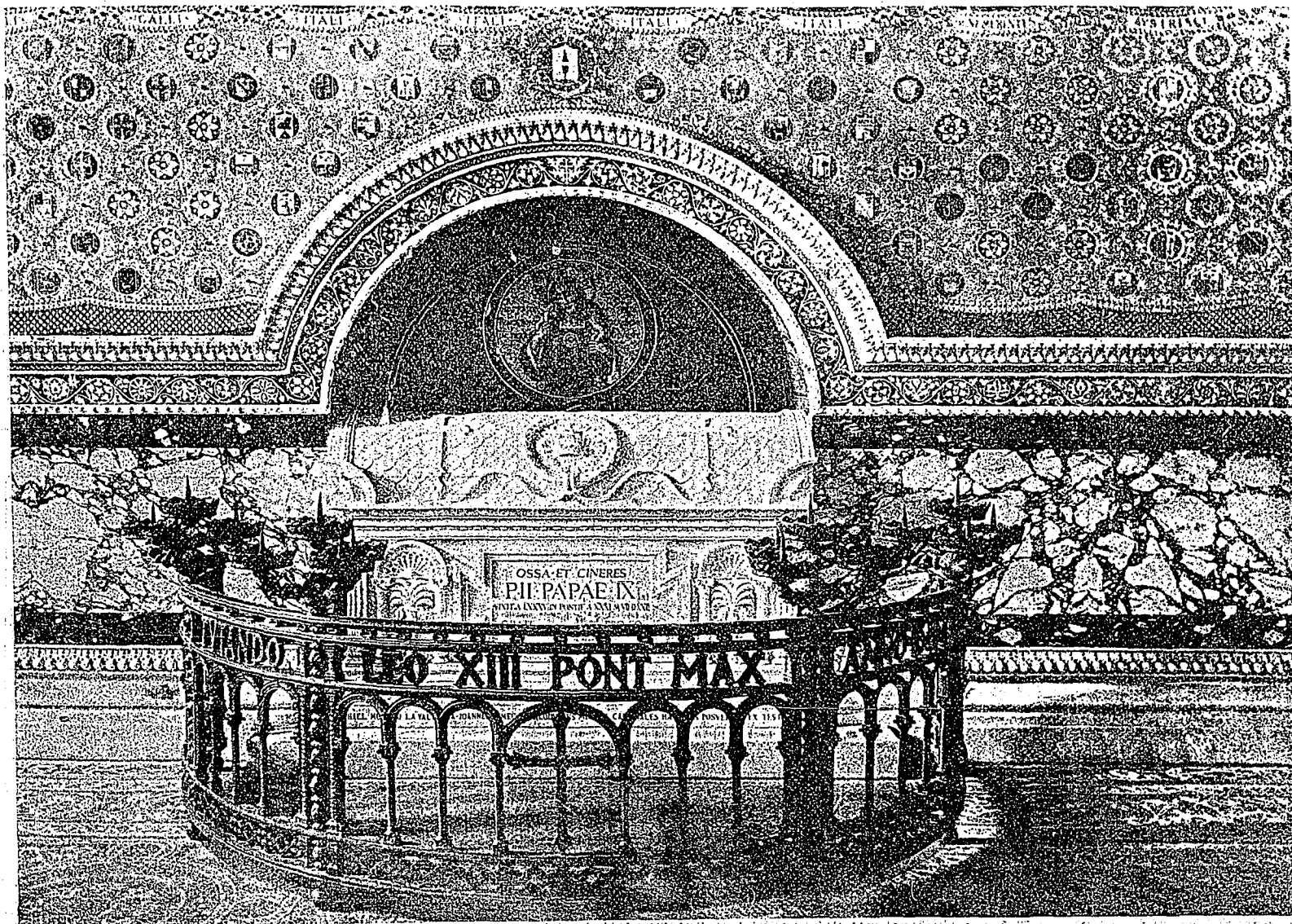
La police a opéré des arrestations ; un député a été maltraité et arrêté. Il a été remis ensuite en liberté.

Les manifestants se sont rendus ensuite au Capitole. La troupe a mis baïonnette au fourreau, et aussitôt éclatent les cris de : " Vive l'armée ! " Les députés Taroni et Zavattari parlent aux manifestants :

" La police, disent-ils, nous a défendu de porter notre protestation au Capitole, mais notre but est tout de même atteint.

" Nous voulons épargner au peuple de nouveaux malheurs en Afrique, il faut rappeler les troupes. La politique africaine est inspirée par un but inavouable. Le peuple doit faire triompher son droit avec calme. "

Il était près de minuit quand la manifestation prend fin. Il y a eu une vingtaine d'arrestations.



ROME.—Le Tombeau de Pie IX dans la crypte de Saint-Laurent-hors-les-murs.

LE TOMBEAU DE PIE IX—Pie IX, dont l'humilité était une des qualités maîtresses, avait demandé dans son testament à être inhumé très modestement, dans la basilique de Saint-Laurent-hors-les-murs au fond de la crypte, espèce de souterrain sombre où l'on montre aux pèlerins et aux voyageurs le tombeau des martyrs Laurent, Etienne et Justin. On lui montre aussi la pierre sur laquelle, d'après la tradition, fut déposé le corps de saint Laurent après avoir été brûlé.

Le désir du Pontife fut respecté. Pie IX eut le tombeau qu'il avait souhaité. Aucune statue, aucun bas relief; une simple inscription : *Ossa et cineres Pii...*

Mais ce que le Pontife n'a pas voulu, ses admirateurs l'ont désiré et l'ont obtenu. Ils ont ouvert une souscription parmi les sociétés catholiques du monde entier pour donner à la mémoire de Pie IX un témoignage éclatant de dévouement et d'affection.

"Nous avons respecté sa volonté, ont-ils dit. Une simple plaque de marbre désigne l'endroit où reposent ses cendres vénérées. Mais, sans toucher au tombeau, il nous sera bien permis d'orner, de décorer, d'enrichir le cadre."

L'argent a afflué de toutes parts, et aujourd'hui Rome compte un riche monument de plus. La crypte, devenue le cadre du tombeau de Pie IX, qu'entoure une grille en hémicycle, a été revêtue de splendides mosaïques, de style vénitien, qui font l'admiration des visiteurs.—*L'Illustration.*

DEVINETTES



Où donc est le garçon de bar, que tous ces gens-là, se servent eux-mêmes ?

L'autre jour, deux amis, qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, se rencontrent.

L'un d'eux a grossi démesurément : l'âge, la bonne chère et puis un peu de paresse y ont diablement contribué.

— Tu devrais faire un peu de gymnastique pour corriger ça, lui dit l'autre.

— J'en fais, mon cher, j'en fais énormément. C'est moi qui mouds le café à la maison.

Un poète... indépendant soumet une pièce de vers "nouvelle école" à un camarade.

Celui-ci lit, admire, félicite, puis gravement :

— Est-ce que vous ne craignez pas que ces trois ou quatre vers de treize syllabes nuisent à votre poésie ?

— Oh ! non ! répond l'autre avec confiance : je ne suis pas superstitieux.

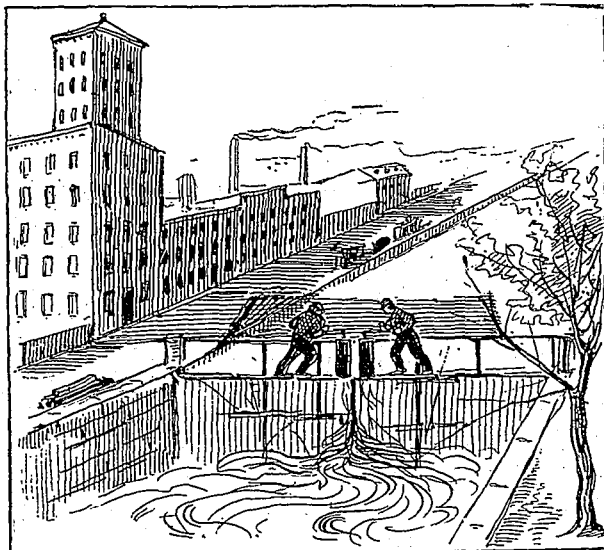
Au restaurant :

Une dame furieuse au garçon :

— Mais, maladroit, faites donc attention, vous venez de renverser toute la sauce de ce plat sur ma robe.

Le garçon la bouche en cœur :

— C'est vrai, Madame, mais soyez tranquille, je cours chercher d'autre sauce.



L'ouverture de la navigation.—Où donc est le bateau que ces deux hommes veulent écluser ?

A une mendiante portant un enfant :

— Mais il est en carton, votre enfant ! s'écrie un monsieur, en décochant une pichenette sur le nez sonore du fantoche.

— Oh ! pardon !... Monsieur !... pardon !... Il fait si froid !... j'ai laissé le *vrai* à la maison.

MŒURS BOLIVIENNES.

Un négociant de la Paz déballe une machine à faire des cartes de visite à la minute.

— O'est-ce cela ? fait le préfet.

— Une mécanique à frapper des piastres, répond un Français goguenard.

Le lendemain, à cinq heures du matin, le susdit Français recevait la proposition d'employer l'instrument à fabriquer de la fausse monnaie.—L'offre venait du préfet.

Dialogue pris au vol dans une maison hantée par des "artisses" :

Un monsieur. M. X..., peintre, s'il vous plaît ?

Un artiste.—Ce n'est pas ici, monsieur. c'est là-bas, au fond du corridor, la porte à gauche.

Le monsieur.— Merci, monsieur.

L'artiste (se ravisant).— Pst ! Pst ! Eh ! là-bas, monsieur ; si vous êtes gaucher, c'est à droite,



Pauvres parents ! leur petit garçon s'est perdu dans la foule ; cherchez le pour le leur rendre.

LE SON DU



PIANO KARN



Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 3018 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

U. ARCHAMBAULT

Tel. Bell 1090 1687 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

Fumez.....

LES

Cigares et les Cigarettes



CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse New York Life,

CHAMBRES Nos. 6 et 7.

TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

BIBLIOGRAPHIE.

L'évènement de la semaine dans le monde littéraire est l'apparition de l'opuscule que vient de publier M. W. A. Grenier et qui a pour titre "La Science de la Réclame." Il était impossible de réunir sous une forme plus concise les principes de cette science si utile au commerce. L'ouvrage ne coûte que 50 cts. mais vaut dix fois ce prix.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs

de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidéi-commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

A. S. BRODEUR,



Artiste-Dessinateur

No. 1560 Rue Notre Dame,

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE

.....

MONTREAL

Dessins pour Livres, Journaux; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures; Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc. Execution sur bois ou en photogravure.

LA COMPAGNIE DE



Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

Directeur-Gerant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

THEO. A. GROTHE,

Horloger
et Bijoutier

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL.